

# 1<sup>er</sup> CONCOURS DE NOUVELLES MARCEL PAGNOL

3<sup>ème</sup> PRIX EXAEQUO

## « La Grotte aux âmes d'enfants »

par Anne-Marie THOMAZEAU

*« Voilà Allauch ! dit le docteur, nous sommes peut-être sauvés. Marchez en bon ordre et souriez. C'est inutile, personne ne vous croirait. Laissez-moi leur raconter. Moi je peux ».*

Lorsqu'ils avaient débarqué sur la place de l'Église Saint-Sébastien avec plusieurs heures de retard, ils étaient tout crasseux. Il faut dire que la terre de bauxite était dense et ocre. Elle était aussi riche en alumine. C'est pourquoi au début du vingtième siècle, elle avait amené dans le coin des industriels. Ils y avaient implanté leurs usines. Bien des « gueules rouges » qui trimaient pour eux avaient démoli leur santé dans les galeries d'extraction, bouffant la poussière cuivrée qui irritait les yeux, les poumons et modifiait même la couleur de la salive. Le fruit de leur travail éreintant était allé alimenter les centres de production marseillais comme celui de Pechiney installé à La Barrasse et dont on pouvait encore voir dans les collines qui avaient longtemps servi de dépotoirs à boues rouges, les vestiges des fours à chaux... Le minerai avait donné son nom au sommet de Tête Rouge qui faisait face au Taoumé et à la grotte du Grosibou.

La bauxite salissait les shorts qui flottaient sur les cuisses et les chaussettes montantes qui baillaient sur les jambes frêles comme des pattes de bartavelles et cela n'allait pas plaire aux mamans qui les jugeraient définitivement « bons pour la poubelle ». Il est vrai qu'elles ne faisaient pas parties de celles qui pouvaient se payer les machines à laver Brandt tout juste arrivées sur le marché. Elles ne disposaient pour « ravoir le petit linge » que de lessiveuses dans lesquelles elles faisaient bouillir le linge ou, pour les plus modernes, de la dernière petite Calor bleue en « plastoc » hoquetant et sautillant avec son long tuyau en caoutchouc qui s'endiait parfois comme une lance à incendie, aspergeant brutalement de liquides savonneux et noircis. On les posait dans les baignoires recouvertes de carreaux bleu turquoise à côté des bidets dans les nouveaux immeubles collectifs qui avaient poussé comme des champignons dans les années 1960 pour lutter contre la crise du logement ou loger les rapatriés d'Algérie.

En cette première semaine de vacances de juillet, tout avait pourtant bien commencé. Comme chaque été, le Docteur Beauregard avait organisé un séjour découverte sur les pentes du Garlaban, la « chère colline » de Marcel Pagnol en forme de soufflé au fromage bien gonflé qui ne serait jamais retombé comme une pauvre crêpe. Les minots venaient du quartier de Saint-Loup, des cités HLM délabrées et fissurées de Saint-Thys, de Saint-Tronc ou de la Valbarelle, aux halls d'immeubles défoncés, aux ascenseurs Koné constamment en panne. Ils étaient les enfants des ouvriers de l'Usine, la chocolaterie, que l'on repérait à des kilomètres à la ronde grâce aux parfums de cacao et de café qui s'en dégageaient et enrobaient le quartier de Saint-Menet et ses habitants. Avant d'être des humains, ils étaient une odeur car ces derniers convoaient avec eux

dans tout Marseille ces effluves doucereuses et spécialement écœurantes avec l'arrivée des beaux jours. Ils étaient aussi les « minots » de Coder, et de Rivoire et Carret-Lustucru. Quelques années plus tard, les unes après les autres, les usines allaient fermer leurs portes parfois après des conflits sociaux éprouvants, parfois sans conflit mais avec résignation et désespoir, envoyant les parents des copains, les Lopez, les Miano, les Aslanian, laminés et humiliés vers les bureaux d'une ANPE qui ne s'appelait pas encore Pôle Emploi.

Saint-Loup était plus gaulois que grec, plus Gyptis que Protis. Son oppidum érigé sur un baou, - une arête calcaire dominant Marseille - de Saint-Marcel en témoignait. C'est pourquoi la plupart des gamins du coin n'avaient jamais vu la mer. Moins misérables que celles des quartiers nord, les familles du 10<sup>ème</sup> et 11<sup>ème</sup> arrondissements n'avaient cependant pas « la chance » d'habiter dans des cités avec vue sur la Méditerranée comme celles de Frais Vallon ou de la Busserine. Pour les gamins de Saint-Loup, cette dernière était une entité aussi inaccessible que le Pôle Nord, Tombouctou ou Ushuaia. Le Vieux port n'était pourtant qu'à 6,8 kilomètres, 1 heure 48 à pied, 47 minutes en bus informerait aujourd'hui Google Map. Mais la distance dans les têtes était, elle, infinie tout comme était persistante et ancrée la croyance dans l'incapacité de faire. La plage, « ce n'était pas pour eux » et ne disait-on pas : « aller en ville », lorsqu'il s'agissait de rejoindre le centre de Marseille pour faire quelques achats ou des démarches administratives en utilisant les bus 15 ou 18 toujours bondés. On y pénétrait par l'arrière pour faire poinçonner sa carte de tickets à l'employé de la RTM. Puis le poinçonneur avait disparu mais la guérite était restée et on aimait s'y cacher pour faire râler les mamans. Puis la guérite elle aussi avait disparu et avec elle, l'espérance d'une société dans laquelle le lien social serait au cœur de la cité...

Aussi, pour les enfants du béton et du formica, les bivouacs dans les collines d'Allauch, sur la chaîne de l'Etoile, le Massif de Saint-Cyr et la Sainte-Baume étaient aussi exotiques que la jungle amazonienne, la steppe, la toundra. Orpins, Nombrils de Vénus, cystes cotonneux côtoyaient la salsepareille avec ses feuilles en forme de cœur. Les sangliers rôdaient. Le périple commençait ici, au Vallon des Escaouprès, au milieu des chèvrefeuilles des Baléares, des immortels d'Italie et de la Garance voyageuse.

Avec le docteur Beauregard, un univers sans limites d'aventures bucoliques s'ouvrait à eux. Il débutait en longeant le canal de Marseille, passait devant le Mas de la Buzine, suivait les chemins des chèvres sur les hauteurs lumineuses d'Allauch, d'Auriol, de Roquevaire ou de la Treille, ces villages avec leurs places et leurs platanes sous lesquels des joueurs de pétanque s'invectivaient bruyamment dans des mini scènes de théâtre que l'on appellerait un jour « pagnolades » sous le regard blasé de chats libres, oisifs et langoureux ; ces villages si différents des cités et dans lesquels le temps semblait suspendu comme dans la chanson *Le Sud* de Nino Ferrer.

Libres, heureux, les gamins allaient s'ébattre en courant dans la nature avec leurs bobs bien enfoncés sur la tête presque à hauteur des yeux pour éviter que le Mistral ne les emporte. La meute fébrile se lançait avec enthousiasme dans d'interminables chasses aux trésors. Jambes écartées, on jouait à « Tanquette ». Il s'agissait de crier le mot fatidique et de viser d'un œil en lançant l'opinel rouillé à manche de bois entre les chevilles fluettes et les genoux cagneux des copains sans planter le couteau dans leurs pieds... Parfois, il se plantait et alors on criait « pansements ».

Le séjour touchait à sa fin... Demain matin, ils retrouveraient les parents, les tours

bétonnées et les stades improvisés. On jouerait au foot en rêvant de croiser un jour au Vélodrome quelques champions que les dribbles auraient propulsé hors de l'enceinte des cités. Même si en fait, au Vélodrome on n'y allait pas car le prix des places était inaccessible, parce qu'il n'y avait pas de transports pour rentrer le soir au Quartier, parce que seules les familles les plus aisées, celles dont le père travaillait à la Poste, chez EDF ou aux Eaux de Marseille et qui partaient en vacances avec les comités d'entreprises, possédaient une voiture, une Simca 1000 - Nous étions en 1973... Zidane venait de naître -.

Après la dernière veillée, les dernières patates cuites dans la braise et le dernier couplet de « Colchique dans les près » était venue l'heure du coucher. En se tortillant comme un petit chiot se roulant sur le dos pour gratter ses puces, on parvenait à se créer un terrier improvisé sur le sol caillouteux et épineux, sous un pin d'Alep à l'écorce lisse et aux rameaux vert clair que le Mistral penchait par bourrasques vers le sud, parfois jusqu'à l'horizontal, près des thymes crépitants et exhalant sous la fournaise, des romarins embaumants dont les essences étourdissantes semblaient pénétrer chaque pore de la peau et s'y incruster si profondément qu'elles pouvaient comme s'instiller dans la circulation sanguine et s'y propager, ou encore entre les genévriers et les genets qui piquaient les culs et égratignaient les mollets tordus par une croissance trop rapide. On rentrait dans les sacs à viande moites et humides avec réticence imbibés qu'ils étaient comme une éponge d'une odeur âcre de renfermé. On craignait d'y rencontrer la vipère aspic, la couleuvre à collier ou le grand lézard ocellé avec sa drôle de tête triangulaire et son museau arrondi, dont on ne savait pas si son nom signifiait qu'il était solitaire ou bien particulièrement joueur. Monsieur Beauregard avait expliqué que le reptile était un dinosaure d'au moins deux millions d'années et que derrière sa mine préhistorique patibulaire, ses yeux globuleux qui vous fixent avec morgue et mépris et sa langue prête à dégainer, il était très utile car il mangeait les scorpions, ce qui avait ajouté à la terreur de tomber pied à pied dans la couche avec ces arachnides à pinces potentiellement mortelles.

Alors que sous leur abri étoilé, les minots contemplaient le ciel que le docteur leur avait appris à décrypter, - on repérait d'abord Sirius, la plus brillante, l'Ardente, puis Canopus, Arcturus et Véga, les deux dernières étant spécialement lumineuses les soirs de juillet - ils avaient entendu un bruit immense, un bruit incroyable, un bruit monumental. Ils s'étaient redressés apeurés...

Le plus sûr moyen de voir clair, dans les nuits d'enfance assombries par la peur de l'invisible, de l'inconnu et des monstruosité des grandes personnes, était de s'aider de la lampe de poche Varta, une simple coque en métal autour d'une pile géante et plate dont la languette qui la fixait envoyait, de curieuses petites décharges électriques. L'objet était à son dos muni d'un crochet en ferraille, la plupart du temps rouillé et cabossé avec l'âge et les intempéries mais qui permettait de la suspendre à une branche pas trop molle, sous peine de chute et d'obscurité définitive. Alors, c'est ce qu'ils avaient fait... Et le spectacle leur était apparu. Terrifiant. Là au loin, quatre monstres de fer approchaient en vrombissant dans un vacarme assourdissant.

- C'est ceux de l'usine. Il faut se planquer

José, le plus petit de la bande avait chuchoté, affolé, terrorisé.

- C'est ceux de l'usine je vous dis, celle de Saint Menet... Ils viennent déverser le marc de café dans les collines. Ils n'ont pas le droit, mais ils le font... Papa me

l'a dit. Ils dégueulassent les collines pour ne pas retraiter le fric. S'ils nous voient... On est morts.

Sautant de leurs sacs de couchage comme des diabolins de leur boîte, les gamins s'étaient mis à courir en tous sens. La lumière des phares de l'un des véhicules les piégea comme des lapins hagards... Des cris, un claquement de portière... des hommes en surchauffe s'étaient mis à hurler, à invectiver. C'est clair, cela sentait mauvais, très très mauvais.

Le Docteur avait pris la mesure de la situation et la tête des opérations.

- Attrapez vos duvets, vos lampes... Silence et suivez-moi

En file indienne, les petits bonhommes apeurés mais déterminés s'étaient mis en route à marche rapide éclairés par des colonies de lucioles solidaires. Le Docteur Beauregard leur avait appris le mot « bioluminescence » qu'ils assenaient comme un « Abracadabra » pour se donner du courage dès qu'ils apercevaient un de ses drôles d'insectes prédateur d'escargots dont les mâles émettaient de la lumière depuis leur postérieur tandis que les femelles exhibaient leur abdomen pour briller dans le noir.

Derrière eux, les hurlements allaient bon train puis s'étaient faits decrescendo jusqu'à s'évanouir totalement.

Le Docteur continuait cependant à encourager la troupe qui maintenant grimpeait dru en empruntant le chemin étroit qui dominait le Vallon de Passe-Temps.

- On avance, on ne traîne pas, on y est presque... Encore un petit effort les gars...

Épuisés, les jambes meurtries et griffées par la végétation de la garrigue, rampant dans la terre ocre, les enfants avaient pénétré dans une longue galerie étroite qu'ils avaient parcouru à la manière des Égyptiens comme ils l'avaient vu faire dans Astérix et Cléopâtre. Elle débouchait sur une salle plus spacieuse.

- Ici vous ne craignez plus rien. Posez vos duvets. Maintenant il faut dormir, avait rassuré le docteur.
- Mais où sommes-nous ? Les enfants en chœur avaient questionné.
- En sécurité, sous le Taoumé, dans la grotte de Grosibou.
- La grotte de Grosibou ?
- Oui la grotte de Grosibou. Souvenez-vous toujours de ce nom. Elle a un pouvoir, un pouvoir magique : celui de protéger les enfants perdus ou en danger. Mais pas seulement. Elle veille aussi sur tous ceux qui ont su garder leurs rêves d'enfant. Aussi, demain quand vous serez grands, où que vous soyez dans le monde, même éloignés d'ici et de nos « chères collines » et quoi qu'il puisse se passer dans vos vies, la grotte de Grosibou restera dans vos cœurs. Elle sera et demeurera toujours le refuge de votre âme. Pour l'éternité.